



Vocation : mythe et réalités

Père Jean-Marie ONFRAY

Prêtre du diocèse de Tours

Théologien

Le mot « vocation » évoque immédiatement une dimension religieuse. Nous connaissons des services diocésains des vocations. Nous avons entendu parler de la crise des vocations. Certains jeunes s'interrogent : Ai-je la vocation ?...

Ce n'est pas en ce sens strict que j'ai entendu l'invitation à venir vous parler ! Vocation renvoie à « vocare » : être appelé. La tradition biblique nous révèle que Dieu s'adresse à l'homme. Il entre en relation avec lui pour l'inviter à répondre. Ainsi Abraham quitte son pays et part pour la terre de Canaan. Tous les prophètes ont ainsi accepté de se laisser dérouter, bousculer par Dieu. Dans l'anthropologie biblique, l'homme est interlocuteur de Dieu.

Je voudrais, avec vous, réfléchir à la dimension vocationnelle de toute existence humaine. Vocation humaine au nom d'un Dieu qui appelle chacun à répondre personnellement à l'invitation qu'il nous fait de choisir la vie. Interpellé par Dieu, Caïn répond à la question : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » par une fausse interrogation : « Suis-je le gardien de mon frère ? Nous le sommes, en effet, et d'autant plus lorsque nous acceptons une responsabilité éducative. Vocation humaine, aussi, dans la mesure où la voix de l'autre nous appelle à l'existence dans l'altérité. Nous sommes responsables les uns des autres et nul n'est une île !

Au commencement est la parole

Vous avez sans doute à l'esprit le début du Prologue de Saint Jean...Il nous situe le Verbe éternel dans le mystère de Dieu, pour mieux mettre en jeu son Incarnation... Aujourd'hui, je voudrais simplement signifier la logique phénoménologique que, dans la mise en présence d'autrui, la parole manifeste la relation. Elle exprime un désir et s'adresse au désir de l'autre comme sujet. Nous savons tous que s'adresser à l'autre, le fait exister et le reconnaît dans sa dignité. Nous connaissons la réplique de Bernadette Soubirous : « Elle (la Dame) me regardait comme une personne regarde une autre personne ».

S'adresser à l'autre c'est l'interpeller et lui donner la parole. La tradition biblique est riche de ces paroles adressées à Dieu pour l'inviter à répondre : « Qu'est donc l'homme pour que tu penses à lui ? » Mais elle est riche également des paroles d'un Dieu qui convoque l'homme et le fait exister en s'adressant à lui. La voix de Dieu a une telle place qu'Isaïe en vient à dire : « Ecoutez et vous vivrez ! » Dieu s'engage dans sa Parole et réclame de l'homme une égale fidélité. La Parole appelle la fiance, la confiance, le faire crédit et donc fait naître un croire. Souvent dans l'Évangile, Jésus dit à son interlocuteur : « Ta foi t'a sauvé »...Il signifie par là que ce qui fait vivre c'est la confiance qui s'oppose à la peur. L'obéissance est bien le fait de se mettre à l'écoute...

Nous existons tous parce que des êtres nous ont parlé en cherchant à éveiller notre réponse. Nous existons aussi parce des êtres nous ont écoutés, pris au sérieux en respectant notre différence. Car la parole, si elle met en relation, maintient aussi la distance vitale au respect de l'autre. Ne pas se sentir dévoré ou nié par l'autre est une sécurité primaire (je vous renvoie au dernier livre de Lytta Basset : Aimer sans dévorer).

La parole est d'abord l'expression d'un souffle de vie qui rassure et apaise. Elle est aussi l'articulation de mots et nous savons tous le poids symbolique des mots. Au point que trop de paroles risque de disqualifier, de dévaluer la relation. Je me souviens de la publicité de SOS Amitié qui naguère disait « Des mots pour des maux ! ». La parole est naissance quand elle permet d'exprimer une souffrance. La parole est naissance aussi quand elle interpelle une conscience...

Trop de jeunes manquent de confiance en eux-mêmes et dans les autres parce qu'ils n'ont pas entendu aux bons moments ces paroles qui les interpellaient en les reconnaissant. Trop de jeunes s'enferment dans le monde du rêve (et du virtuel) parce qu'ils ont eu l'impression que leur parole n'était pas entendue. La vie est ainsi retenue dans le « moi » qui se fige. Impression de rejet ou de refus de la vraie rencontre dans l'altérité. Nous connaissons tous ces formes de replis...qui ne trouvent pas de mots (et peut être d'oreilles) pour se dire.

Nous pourrions regarder le signe que donne Jésus dans l'Évangile en faisant parler les muets. Il s'agit bien d'être « mis en voix » comme on est mis au monde...de réintroduire la relation comme espace vital.

Et la parole se fait chair...

Si la parole est au commencement, il faut qu'elle rencontre l'altérité. L'autre est une part du réel et tenir compte de lui est un moment essentiel dans le processus d'humanisation. Nous sommes tous invités à faire de la place à « de l'autre » dans notre vie, même si ce n'est pas toujours évident. Le frère est d'abord celui qui s'impose à moi, et je disais tout à l'heure que je

découvre très vite que j'en suis le gardien. Mais le frère est aussi le prochain (selon l'appellation évangélique) vers lequel je vais. Aller vers l'autre, c'est accepter de se faire proche.

Nous connaissons tous la parabole du Bon Samaritain (Luc 10) que Jésus relate pour déplacer la question récurrente du « prochain ». Devant une situation humaine qui interpelle, nous pouvons tous trouver de bonnes raisons pour justifier notre silence et notre volonté de ne pas nous laisser « dérouter ». C'est un étranger (qui est donc sur une terre étrangère, hors de ses repères) qui sans raison apparente va faire le choix de s'arrêter. Faire le choix n'est jamais une évidence ou un hasard. Cela implique un discernement et une décision.

Se faire proche n'est pas une pensée, mais un acte qui engage. Se faire proche pour aller vers l'autre suppose un infini respect de l'altérité de l'autre. Reconnaître l'autre comme autre m'invite d'abord à le reconnaître comme un autre « moi-même » et nous connaissons le commandement évangélique : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». (Mt 22, 39) Reconnaître en l'autre la même humanité que la mienne, et ainsi se sentir responsable de son devenir, voilà les prémisses de toute vraie compassion. C'est à mes yeux le sens de l'expression « *Il le vit et fut saisi de pitié* ». (Lc 10, 33) L'enjeu n'est pas « d'avoir pitié », mais « d'être pris de pitié »...d'être pris aux entrailles parce que l'autre est à mon image. Dans le mouvement où je vais vers l'autre et où je le reconnais comme un autre « moi-même », je lui reconnais la même dignité qu'à moi. Je le nomme dans une humanité qui interpelle la mienne et ne peut me laisser indifférent.

Cette « mêmété » qui est fondatrice d'humanité et donc chemin d'humanité dans la compassion, ne peut se vivre qu'en respectant aussi la dimension « tout-autre » de l'autre. J'aime à dire que toute rencontre interpersonnelle doit laisser résonner la parole divine du livre de l'Exode. Lorsque Moïse s'approcha du buisson ardent dans le désert de Madiân : « *N'approche pas d'ici ! Retire tes sandales de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte* » (Ex 3,5). L'autre est toujours celui que je risque de ramener à moi, en particulier lorsque je veux le comprendre ou le faire grandir ! Grande est la tentation de croire savoir ce dont l'autre a besoin avant de l'entendre l'exprimer. Savoir respecter le mystère de l'autre à l'image du propre mystère de mon existence...

La mise en présence à l'autre appelle l'écoute. Je dois me méfier de tous mes préjugés, de toutes mes habitudes lorsque j'accepte la rencontre. Ecouter est une exigence sans fin. Cela suppose d'abord de faire silence en soi. Ecouter suppose de ne pas interpréter, de ne pas juger, de ne pas qualifier. Il s'agit de permettre à l'autre d'exprimer à son rythme et comme il le désire ce qu'il veut partager. Nous avons toujours tendance à ramener l'inconnu à du connu.

Nous risquons toujours de ne pas respecter autrui comme « autrui ». Jean Maisondieu, psychiatre parle d'« autruicide ». Il cite Vladimir Jankélévitch qui écrit : « L'autre est un autre-que-moi parce qu'il est relativement le même, parce qu'il est à la fois semblable et différent ».

Respecter l'altérité

Cette différence, au cœur de la relation, devrait être source d'enrichissement. Car l'autre ne me dit pas ce que je dois être ; mais par sa différence, il m'invite à mieux prendre conscience de ma spécificité. L'écoute de l'autre permet à l'autre d'être pleinement respecté dans son altérité, et me permet de mieux me dire ma propre différence. Le beau risque de l'autre se joue dans la réciprocité.

De même, aller à la rencontre de l'autre met en œuvre des affects, mais il apparaît essentiel de maintenir une juste distance qui évite à l'affectivité de devenir envahissante au point de polluer le discernement. Le risque existe de vouloir mettre la main sur le devenir de l'autre sous le prétexte de l'aider et de faire par là même, de l'autre, l'objet de ma « sollicitude ». Mais alors il devient difficile de permettre à l'autre de devenir sujet de sa propre histoire.

S'il est primordial d'écouter, c'est pour favoriser l'expression de l'autre. Car nous n'écoutons pas l'autre parce qu'il parle ; mais il parle, le cas échéant, parce nous l'écoutons. L'écoute, par le silence qu'elle génère, ouvre l'espace à l'accouchement d'une parole. Je n'écoute pas une souffrance pour la faire taire, mais pour que l'autre advienne à un « je » à propos de sa propre histoire. Le philosophe Eric Weil disait : « le langage est bon, le langage est vraiment humain parce qu'il permet d'arriver au silence du regard, le silence du désintéressement. » Par sa présence, celui qui est allé vers, exprime sa foi en l'autre.

Puisqu'il ne s'agit pas de porter un jugement, accueillir l'autre dans sa différence ne signifie pas faire de cette différence une norme et encore moins une théorie. Il revient à chacun de faire advenir du sens au cœur de son existence, et ce n'est pas simple !

L'Eglise donne parfois l'impression de savoir la vérité des personnes avant de les écouter, elle paraît juger les personnes alors que seuls les actes peuvent être qualifiés moralement. Il nous revient dans la dynamique pastorale d'une présence au quotidien de proposer un autre visage d'une même Eglise. L'accompagnement des personnes fait de la fragilité un chemin. A l'image d'un Christ qui s'est fait serviteur (Hymne aux Philippiens), nous faisons l'expérience d'une vulnérabilité qui se veut partage d'humanité.

Et la vocation dans tout cela !

J'imagine que vous vous demandez quel lien je fais entre cet enjeu de relation à l'autre dans le respect de sa dignité pour le faire accéder à la parole par mon écoute ou par ma propre parole et ce que nous mettons habituellement sous le vocable « vocation ?

Je pense que trop souvent nous faisons de la relation à Dieu une affaire individuelle, un cœur à cœur qui peut prêter à l'autosuggestion. Traditionnellement (je pense bien sûr à l'exemplarité de la vocation de Samuel 1Sm 3,1), Dieu passe par des « passeurs », des relais qui par leur présence et parfois par leur « opacité » permettent la prise en compte de l'altérité. Trop souvent nous imaginons une ligne directe avec Dieu et beaucoup ajoutent : « Moi, je n'entends rien ! »... Dieu se dit à nous dans des médiations et nous sommes médiations pour la relation à Dieu de ceux que nous rencontrons.

Vous avez une responsabilité éducative pour aider des jeunes à prendre en main leur vie, pour la regarder positivement et accepter de s'engager. Une démission trop fréquente des adultes conduit les jeunes à demeurer dans l'anxiété existentielle et dans l'indécision. Ils ont besoin de notre altérité, y compris pour s'y affronter ! La vocation humaine reconnue permet de quitter l'angoisse de la mort. Un héritage culturel (et spirituel) est un processus d'identification qui passe aussi par des ruptures.

Vous savez aussi bien que moi que l'autorité est ce qui fait grandir (à la différence du pouvoir !). L'autorité se déploie dans l'entre-deux d'une relation potentiellement réciproque. Dans le respect de l'altérité, il n'y a pas un supérieur et un inférieur. Nous avons tous besoin de modèles pour nous construire. Dans l'Évangile, le terme « exousia » pour autorité nous montre bien cette invitation à « être hors de » : une liberté dynamique qui me tire hors de moi-même (ex) pour devenir un « enfant de Dieu »...C'est dans ce sens que Jésus enseignait... Et d'ailleurs cette « autorité » de Jésus est souvent interrogée ou refusée...

Soyez des hommes et des femmes d'autorité, dans ce sens, pour faire accéder ceux que vous rencontrez à la liberté. En Mt 9, 8, il est dit : « *Voyant cela, les foules furent saisies de crainte et rendirent gloire à Dieu qui a donné une telle autorité aux hommes* ». Notre propre autorité doit permettre aux autres de devenir « autorisateurs » si vous me permettez ce néologisme. Avoir de l'autorité c'est bien être auteur de sa vie !

Parmi ces femmes et ces hommes que nous éveillons à leur liberté à l'écoute de l'autorité de la Parole de Dieu, certains se sentent appelés à engager leur existence dans la radicalité à la suite du Christ, d'autres inscriront leur vie dans le service des communautés chrétiennes. Nous sommes précédés et aucun de nous n'est un « self made man » ! L'existence chrétienne est réponse à celui qui nous appelle chacun par notre nom. Cette

dynamique de nomination est au cœur de la dimension pastorale de l'Église : le respect de la dignité et de l'unicité de tout vivant.

Nous connaissons la parole du bon berger : « *Celui qui garde la porte lui ouvre et les brebis qui lui appartiennent, il les appelle chacune par son nom, et il les emmène dehors* » (Jn 10,3) La vocation chrétienne est d'abord cette reconnaissance d'un appel que Dieu nous adresse personnellement. Étonnement de celui qui se voit reconnaître dans son unicité : Qui suis-je pour qu'il s'invite chez moi ? Rencontre qui bouleverse une existence.

Dieu appelle chacun de nous. Il nous appelle à nous lever de nos tombeaux, à sortir à la lumière comme Jésus le fit pour son ami Lazare. L'appel divin, la vocation est un appel à sortir, en entrant en exode. La dynamique de toute vocation est marquée par l'invitation à quitter. Quitter nos basses eaux, quitter nos certitudes, nos évidences. La foi chrétienne vécue sous mode vocationnel nous provoque à la responsabilité, à la liberté. Paul dit aux Galates : « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que Christ nous a libérés. Tenez donc ferme et ne vous laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage* » (5,1) Parler de vocation, c'est bousculer des déterminismes et des fatalités. Chrétiens, nous devons inventer des chemins pour signifier cette liberté spirituelle.

Nous avons tous connu ces pédagogies de la non-directivité qui voulaient que chacun fasse ses expériences. Mais nous ne savons pas toujours comment doit se manifester la nécessaire transmission ; ce que l'on appelle ailleurs le passage du témoin. Nous proposons aujourd'hui aux jeunes une multiplicité de possibilités, une débauche d'informations ; mais quels outils de discernement proposons-nous, pour ne pas rendre tout équivalent ? La dimension vocationnelle me rappelle que le but défini plus clairement permet de mobiliser pour prendre la route.

Choisir la vie

Si Dieu nous appelle à l'existence, s'il veut faire alliance avec nous, c'est pour nous inviter à choisir la vie. Vous connaissez cette parole du livre du Deutéronome : « *J'en prends à témoin aujourd'hui contre vous le ciel et la terre : c'est la vie et la mort que j'ai mises devant vous, c'est la bénédiction et la malédiction. Tu choisiras la vie pour que tu vives, toi et ta descendance, en aimant le Seigneur ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui* » Dt 30, 19.

Choisir **la** vie et non pas d'abord choisir **sa** vie. Il s'agit bien d'accueillir l'avenir et non de limiter les possibles. Répondre à un appel, c'est donner son consentement à un autre pour qu'il accomplisse en moi son œuvre d'amour. Choisir la vie c'est entrer à la suite de Marie (et bien d'autres) dans la vocation du **oui**.

Ce **oui** de l'existence à la vie est le fondement de l'engagement. Nous savons tous combien, certains de nos contemporains ressentent l'engagement comme difficile. Difficulté de risquer une existence. Car s'engager c'est renoncer en faisant des choix. Bien des jeunes ont aujourd'hui du mal à vivre ces renoncements. On voudrait tout et son contraire...et par là même on va de frustration en frustration... Pas facile d'affirmer aujourd'hui que le manque est constitutif de l'être. Dans une société de boulimie de consommation, nous avons peur de manquer, de passer à côté et même certains envisagent la réincarnation comme une possibilité d'un deuxième tour.

Il nous faut retrouver la pédagogie du NON qui donne profondeur et consistance au OUI. Car choisir la vie n'est pas toujours synonyme de choisir la facilité... Mais cependant choisir la vie n'est pas une course aux sacrifices ! Choisir la vie est une manière de travailler à la cohérence d'une existence à l'écoute du Seigneur lorsqu'il reprend les affirmations d'Isaïe et d'Osée pour dire : « *Allez donc apprendre ce que signifie : C'est la miséricorde que je veux, non le sacrifice ; car je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs* » La vocation chrétienne n'est pas la mise en valeur du pharisaïsme. Mais l'humble reconnaissance du choix étonnant de Dieu pour dire la vie nouvelle, le jaillissement ressuscitant du matin de Pâques.

L'appel de Dieu n'est pas un appel qui sépare pour valoriser ; mais un appel pour servir la vie, la vitalité du corps. Appel adressé à tous car la diversité des dons est nécessaire à la vie du corps. Nous souffrons d'une image de la vocation qui met à part, qui retire du monde. Au cœur de la prière sacerdotale, Jésus le Christ dit à son Père : « *Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les garder du Mauvais* ». Puis il ajoute « *Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie dans le monde* ». La mission est dans la logique de l'incarnation. Une logique qui nous invite à repenser le rapport dans le sens de la constitution conciliaire sur l'Eglise dans le monde de ce temps. Ou ce monde est mauvais et il faut nous hâter de le quitter ; ou ce monde est aimé de Dieu (cf. « *Tu as tellement aimé le monde que tu nous as envoyé ton propre Fils* »...) et nous devons en être les témoins. Toute vie de baptisé est vocation à aimer ce monde, à y travailler pour témoigner d'un service de l'homme qui a conduit Jean Paul II à dire que l'homme est la route de l'Eglise.

Choisir sa vie et donc croire en la vie, c'est donc bien l'appel que nous avons tous à entendre pour partager les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent ». Choisir la vie implique une fidélité à l'engagement, une fidélité aux personnes, une fidélité à l'histoire. Comment devenir sujet soi-même sans permettre à tous ceux que nous rencontrons de devenir « sujets acteurs » de leur propre histoire.

Une vocation à la sainteté

Ma foi me conduit à reconnaître que Dieu m'appelle à l'existence, qu'il m'appelle à me mettre en route, à ne pas m'installer, à ouvrir l'espace de ma tente, à faire de la place à l'autre...Ce chemin là est l'inverse du réflexe de la citadelle assiégée ! Je ne pense pas que l'on puisse penser aux vocations dans l'Eglise et tout spécialement aux vocations aux ministères ordonnés en se repliant sur le petit reste ou en voulant reconquérir des positions perdues. Dans la ligne de la Lettre aux catholiques de France, nous avons à nous situer en vérité dans la réalité historique qui est la nôtre et à entrer dans une démarche de propositions de la foi, d'accompagnement et d'engendrement en témoignant d'une rencontre avec Jésus Christ qui irrigue et illumine nos existences.

Cette vie au nom de Dieu prend la forme d'un chemin de béatitudes avec cette constante priorité aux plus pauvres et aux plus petits. Voilà bien la vocation de tout baptisé et plus largement de toute personne rencontrant le Christ, à l'image de l'homme qui vint en courant et se jeta à genoux devant lui en disant : *« Bon Maître, que dois-je faire pour recevoir la vie éternelle en partage ? »* Nous connaissons la réponse du Christ qui nous concerne tous : *« Une seule chose te manque ; va, ce que tu as, vends-le, donne le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi ».* (Mc 10, 21)

L'Eglise doit aujourd'hui, à temps et à contre temps inviter à cette radicalité. Elle doit inviter jeunes et moins jeunes à se laisser façonner par la tendresse de Dieu. J'aime les mots de Jean Paul II s'adressant aux jeunes à Compostelle : *« Jeunes, n'ayez pas peur d'être saint ! Volez à haute altitude, soyez parmi ceux qui visent des objectifs dignes des enfants de Dieu. Glorifiez Dieu par votre vie. »*

Tout est dit. Il nous faut quitter la peur et ses mauvais réflexes. L'Eglise a besoin d'audace, de fougue et non de frilosité. Il y va de la vitalité des communautés chrétiennes. Je ne crois pas saint de prier pour que les autres se laissent interpellés. Merci d'être là auprès des jeunes pour les aider à donner un sens à leur vie. Vous êtes des passeurs de sens, y compris lorsque les jeunes semblent refuser les propositions que vous faites. Vous êtes des passeurs de sens lorsque vous permettez à une communauté éducative de ne pas seulement jouer la carte de la compétition et de la réussite. Vous êtes des passeurs de sens lorsque vous croyez, à la limite plus que les jeunes, à leur capacité à engager leur existence en réponse à un appel.